

REVUE DES
DEUX MONDES
HORS-SÉRIE PATRIMOINE

LE JARDIN

Reflet des cultures
et de L'HISTOIRE

017 HS Jardins - F : 20,00€



82356 501493 >



Les mille et un détours du jardin

LOUIS BENECH

Paysagiste

Louis Benech, cet amoureux des arbres
et des promenades, profondément marqué par
l'admiration qu'il porte à
Le Nôtre, revient sur son parcours de paysagiste.

Entretien Bertrand Raison - Photos Éric Sander

Château de Pange en Lorraine.



Benech.

16 février 1957

Naissance à Neuilly-sur-Seine

1980-1981

Service militaire dans la marine.

Lors des escales, il chasse le papillon, collectionne les scarabées et compose ses herbiers

1990

Début d'une carrière internationale à la suite de la rénovation du jardin des Tuileries avec Pascal Cribier

2015

Dans les pas de Le Nôtre, il réaménage le bosquet du théâtre d'eau du château de Versailles en invitant Jean-Michel Othoniel à imaginer les fontaines

Après des études de droit, vous êtes allé en Angleterre travailler chez les pépiniéristes Hillier. À première vue, c'est un changement plutôt brusque.

LOUIS BENECH. Il faudrait poser la question à l'envers. Pourquoi avez-vous fait du droit ? Mon rêve d'enfant a traîné en longueur. Tous les enfants du monde pensent être médecin ou que sais-je d'autre. J'ai voulu être vétérinaire pendant trois secondes puis j'ai rêvé d'être ingénieur des Eaux et Forêts parce que j'adorais les arbres. Mon cher père, avec lequel j'ai des relations difficiles, garde une photo de moi en train d'embrasser un chêne de la forêt de Benon, au nord-est de La Rochelle. Il a bien fallu abandonner les Eaux et Forêts, car, malgré une mention bien au bac, le 6 en maths et le 7 en physique ne me laissaient aucun espoir. Ma professeure de l'époque s'est réjouie : « Louis, je vous le dis depuis des années, vous êtes un littéraire et pas un scientifique. » Pourtant, j'ai toujours aimé les sciences naturelles. Petit, je possédais des collections de cailloux qu'un foreur d'Afrique du nord m'avait donnés. Je chassais le papillon et j'avais amassé tous les livres sur le sujet. J'adorais les oiseaux et restais des heures à les observer. À l'île de Ré, où j'ai été élevé, il n'y avait pas d'arbres. Avant leur disparition, on en trouvait de très étranges en forme de club de golf, le vent ayant largement déporté leurs couronnes vers le nord-est. C'étaient des ormes ; la maladie les a tous décimés. Je me souviens que, dans la 2 CV de mes parents, je passais mon temps, les yeux collés à la vitre arrière, à les voir défiler au-dessus de moi. J'étais fasciné par la capacité de la nature à tailler et à produire ce que les Japonais ont toujours cherché à reproduire de façon artificielle en essayant d'en imiter la puissance.

Mais vous avez tout de même choisi le droit avant d'emprunter la voie des jardins.

LOUIS BENECH. J'ai fait du droit par élimination parce que j'étais incapable de faire autre chose et que ma formation littéraire trop limitée ne me permettait pas de faire Normale. Dans mon esprit, parmi les débouchés de Normale, il y avait l'enseignement mais je ne me suis jamais senti suffisamment généreux pour enseigner. En dépit de ma curiosité, toutes les matières choisies par les littéraires ne m'attiraient pas. Le droit m'a puissamment ennuyé. Toutefois, quand je me mettais à travailler sérieusement, cela me passionnait. Je ne savais pas si je voulais être pénaliste ou avocat international. J'ai fait mon mémoire de maîtrise sur la protection des végétaux en danger avec un spécialiste du droit maritime qui me disait : « Pourquoi perdez-vous votre temps sur des sujets qui ne servent à rien ? » Aujourd'hui, on me qualifierait d'opportuniste !

Finalement, vous étiez à l'avant-garde !

LOUIS BENECH. Je ne suis pas botaniste mais je connais pas trop mal les plantes ; j'ai beaucoup appris dans les jardins botaniques, avec la parfaite conscience que c'est le plus mauvais moyen de conservation des végétaux.

Pourquoi ?

LOUIS BENECH. Il faut conserver le végétal en danger sur son site. Le musée de la plante n'est pas forcément une bonne idée. Le *Franklinia alatamaha* des Appalaches, plante éteinte aux États-Unis, appartient à la famille du camélia et du thé. Elle a été décrite à la fin du XVIII^e siècle par le botaniste américain William Bartram, qui a réussi à en conserver un pied. Tous les *Franklinia* dans le monde sont issus de boutures opérées à partir du seul échantillon restant. Ce n'est pas vraiment un exemple de biodiversité. Il est présent sur la planète et largement distribué dans les pays tempérés. Cet arbuste assez costaud, qui peut monter à 5 mètres de haut, est doté d'une floraison estivale. Le *Franklinia* ressemble à un camélia simple avec une grosse fleur blanche et une jolie étamine jaune au centre ; il est suffisamment compact pour être visible de loin – une caractéristique qui m'intéresse particulièrement pour structurer le paysage car je me sers plutôt d'éléments qui se lisent bien. En vous parlant d'extinction, ce qu'il aurait fallu protéger, c'est la zone de pousse, de sorte que le *Franklinia* puisse se reproduire spontanément. Ce qui m'énerve un peu dans tous les propos évoquant la biodiversité, c'est que l'on ignore la capacité de modification au sein d'un même genre et donc d'adaptation pour en revenir à Darwin. Dans un sens, le musée promeut l'anti-biodiversité. Quand on parle de biodiversité dans les jardins, cela n'a rien à voir avec ce que l'on accumule dans son jardin, en revanche c'est une source de biodiversité pour la faune, la flore et surtout les insectes. Le choix suscite la biodiversité. On se trompe beaucoup sur la question. Quand la ministre de l'Environnement fait des discours sur les produits phytosanitaires en insistant sur les produits d'origine naturelle, j'ai envie de lui dire que je suis capable d'éliminer tout ce qui vit à coups de choses naturelles. Aujourd'hui, on doit non seulement éviter d'intoxiquer l'homme mais surtout préserver la globalité du vivant. Ce n'est pas parce que c'est naturel que ce n'est pas chimique et ce n'est pas parce que c'est naturel que ce n'est pas toxique. D'ailleurs tout est chimique.



Château de Pange en Lorraine.

On a pu faire germer
des graines trouvées
dans les tombes
des pharaons parce
qu'elles ont une
capacité
d'autoprotection
quasi éternelle.
Le fait d'être
dans l'obscurité
empêche
la germination.

Revenons à ce passage en Angleterre.

LOUIS BENECH. En Angleterre, le jardin est un sport national alors que la France n'a pas l'âme jardinière. Les gens ne savent pas ce que c'est qu'un équilibre et donc ignorent ce que l'on doit supprimer pour régler cet accord. Le jardin est un artifice ; il s'inscrit dans une volonté humaine de recherche des alchimies qui suscitent le plaisir. On n'est plus dans la nature.

L'équilibre n'est-il pas naturel ?

LOUIS BENECH. On vit en permanence dans des équilibres artificiels, en tout cas en milieu urbain. Pour revenir à un propos écologique, on trouve encore des ormes aux Tuileries mais ce que personne ne dit, c'est que la protection contre la graphiose, le champignon responsable de la mort de l'arbre, est liée à la pollution. Le dioxyde de carbone empêche l'insecte vecteur de proliférer en milieu urbain. Je cite cet exemple parce que l'on passe son temps à se plaindre. On perd beaucoup moins les ormes en ville qu'en milieu rural. La vie est faite de contre-exemples.

Qu'est-ce qui vous fait aimer les jardins ?

LOUIS BENECH. Les plantes se racontent des histoires entre elles. Ce que l'on a observé est particulièrement troublant. Un arbre qui affronte une situation difficile – nouvelles conditions de vie, sécheresse, sur-humidité, creusement d'une tranchée, sectionnement des racines – va davantage fructifier. Il surfleurt pour assurer sa descendance. On a constaté que les arbres étaient capables de se prémunir, de communiquer entre eux en sécrétant collectivement certaines molécules pour éloigner les insectes indésirables. Chez Hillier, pour revenir à mon séjour en Angleterre, l'éventail de ce que l'on apprend est encyclopédique. Certaines graines ne germent qu'après leur passage dans les sucs gastriques des estomacs d'oiseaux. En Californie, où depuis des siècles les incendies sont endémiques, les graines ne germent qu'après avoir été brûlées, aussi faut-il les passer au chalumeau pour casser leur dormance. Ces pratiques sont grisantes ! On a pu faire germer des graines trouvées dans les tombes des pharaons parce qu'elles ont une capacité d'autoprotection quasi éternelle. Le fait d'être dans l'obscurité empêche le processus de germination. Toutes ces anecdotes me font aimer les jardins.

Que représente le jardin ?

LOUIS BENECH. Même si je n'y pense pas quotidiennement, c'est un fragment de paradis, un lieu où la capacité de rêve, de louange, de joie circule avec une liberté infinie. J'ai toujours aimé l'observation sans savoir si elle est contemplative. J'ai besoin de jardiner. Quand mon agence se vide en fin d'après-midi, je regarde dans le jardin ce qui a poussé, ce qui se fane, ce qui annonce l'automne, ce qui ne va pas, quel est le dernier aleurode (mouche blanche) qui s'est posé sur la feuille de mon laurier-sauce. C'est une thérapie. Cet individualisme va de pair avec un sentiment de partage quand je travaille sur des jardins publics. Dans les deux cas, je pense toujours à celui qui va s'y promener. Je suis très heureux comme un chat solitaire et extrêmement heureux en société. J'aime beaucoup les gens et m'en passe aussi très bien : pour mon équilibre personnel, j'ai besoin de moments d'absence. J'aime fondamentalement le jardin égoïste.

Vous considérez-vous comme un artiste ou comme un créateur de jardins ?

LOUIS BENECH. Créateur de jardins, oui, artiste, non : les paramètres à gérer ne laissent qu'une faible marge de manœuvre. L'artiste jouit d'une vraie liberté, la personne qui dessine des jardins, très peu : elle a un sol, un climat, une situation, un contexte et des usages variés. Même si le programme de la commande n'est pas écrit, je suis obligé de l'inventer. On peut tout faire, le monde végétal est invraisemblablement vaste. On peut évoquer une ambiance mais une composition de grosses feuilles par exemple peut parfaitement s'inscrire dans un contexte spécifique et n'aurait aucun sens dans un autre. J'analyse le cadre physique, je me demande comment je peux utiliser les défauts ou les qualités du terrain en m'efforçant de comprendre pourquoi je fais les choses. Surtout, j'évalue la capacité des propriétaires à pourvoir à l'entretien de leur jardin. Dans les deux ou trois premières années, un jardin exige beaucoup de travail, après il prend une vitesse de croisière. Durant cette période, le jardin est plus ou moins chronophage. Il requiert des paires de bras donc de l'argent. De temps en temps, j'aimerais bien écouter mon seul plaisir..

Le jardin à la française rime-t-il avec plaisir ?

LOUIS BENECH. Certes, il est très rationnel mais une fantaisie folle l'habite. En général, on omet ces troubles incroyables que Le Nôtre a su suggérer partout où il est passé. On en parle peu parce que l'on ne sait pas vraiment en parler, parce que c'est complexe, ça ne saute pas



Dar Ahlam, palmeraie de Skoura, Maroc.



Jardin du château de Villandry en Touraine.

Dar Ahlam, palmeraie de Skoura, Maroc.

aux yeux et, en général, ça nous dépasse. Décrire Vaux-le-Vicomte sans expliquer les « blagues » est d'un ennui fétide. Cela devient drôle par exercice intellectuel puisque l'on comprend qu'il faut aller au bout et revenir. Aller au bout veut dire découvrir d'autres histoires qui exigent un peu plus de temps que d'y porter vaguement le regard.

Et que découvre-t-on en allant au bout de l'allée ?

LOUIS BENECH. Des grilles du château s'aperçoit au loin la statue de l'Hercule Farnèse à la même hauteur que soi. On n'a donc aucune idée de ce qui va suivre et l'on pourrait croire que le jardin s'étend sur un grand plat. Pourtant, quand on descend les marches du perron du château côté sud, l'Hercule Farnèse a l'air d'être plus haut ; on pense que l'on va monter vers lui or on ne fait que descendre. Le Nôtre n'a cessé de transformer la perception de l'espace de ses jardins en réduisant l'échelle des sites sur lesquels il travaillait, à Versailles comme aux Tuileries. Le jardin est une terre de découverte dans tous les sens du terme, une terre d'introduction d'un point de vue botanique, une terre de surprise. Prenez encore Le Nôtre à Versailles. Partant de la galerie des glaces, on descend, on traverse le parterre d'eau et on arrive à cinq mètres d'une volée de marches où l'on découvre subitement le bassin de Latone. Tout est fait pour nous inciter à poursuivre la promenade.

Vos jardins entretiennent-ils cet esprit de découverte ?

LOUIS BENECH. Je n'y pense pas particulièrement mais la majorité de mes jardins cultive la sensation de surprise. Là où je travaille en ce moment, je m'emploie à oublier la géographie du lieu en créant des escaliers dérobés de manière à ce que l'on découvre, à la dernière seconde du parcours, l'endroit par lequel on pourra s'échapper. Nul besoin de voir l'issue de loin, je préfère que cette sortie dissimulée apparaisse dès l'instant où l'on ne sait plus trop comment quitter les lieux. Il y a mille et une façons de suggérer le plaisir de la promenade. Je n'aime pas revenir sur mes pas. D'ailleurs, Vaux-le-Vicomte a beau être construit sur un aller et retour, il multiplie les coups de théâtre. Quand on rebrousse chemin, on ne voit plus un bout de vert, plus une topiaire, plus une broderie, on ne voit que des murs. Le château est posé sur un socle complètement minéral qui s'inscrit exactement dans le bassin carré jusqu'au belvédère clocheton avec juste un peu de ciel au-dessus. C'est le résultat d'un formidable calcul exécuté sans aucun

essai. En revanche, quand je travaille sur des effets de perspective, je déplace, je défais, c'est plus empirique, plus intuitif. Depuis que je compose des jardins, c'est toujours assez approximatif, ça frise l'échec en permanence alors qu'avec Le Nôtre il n'y a jamais d'échec.

Le plan a-t-il une importance dans la conception des jardins ?

LOUIS BENECH. Je ne me fie pas trop aux plans. J'ai vu de très jolis plans qui ne donnaient rien d'intéressant dans la tridimensionnalité de l'élévation. Penser en priorité à celui qui va s'y déplacer me semble plus important que le plan. Le parc André-Citroën dans le 15^e arrondissement est le parfait exemple d'un jardin très dessiné, très référencé. Mais où est-on ? À Los Angeles ? Ailleurs ? Impossible à savoir, nul ne peut deviner que ce jardin est à Paris.

Quand vous dites qu'un jardin n'est pas photogénique et qu'il correspond plutôt au sentiment que l'on en a, est-ce une manière de souligner qu'un jardin ne se fait pas uniquement sur plan ?

LOUIS BENECH. Oui, on ne crée pas plus un jardin sur plan qu'on ne le crée pour qu'il soit photogénique. Cela ne veut pas dire que je ne connais pas les ingrédients de la photogénie, dont par ailleurs je n'hésite pas à me servir. Je sais qu'avec les expositions est-ouest, si j'ai envie de jouer sur la lumière, il y aura un moment où les ombres portées seront plus longues et favoriseront les transparences de l'arrière-plan. Je pense aussi aux incidences des heures du jour. Un jardin n'est pas seulement photogénique, parce qu'une photo est prise à un temps T et que tout dépend de la façon dont elle est prise, du vide que l'on a derrière soi, et cette réalité-là, jamais la photographie ne pourra la montrer. Je conçois mes jardins comme une promenade et pas comme un cliché. Je ne donne jamais de consignes aux photographes et je le regrette. La photographie aplatit et souvent ignore la diversité des perceptions qui me permet de construire un jardin. Sa visibilité ne dépend pas que d'un seul point de vue. Le jardin privé peut être vu de la maison ou de l'extérieur, en été ou en hiver. Et c'est aussi vrai des lieux publics : comment y accède-t-on ? Quelles sont les perceptions ou absences de perception que je souhaite donner tout au long du parcours ? À Charléty (square Nicolas-Forestier, dans le 13^e arrondissement de Paris), on ne sait pas vraiment où sont les entrées, il faut les chercher et on ne sait pas davantage ce qui se passe derrière.

Le jardin est une terre dans tous les sens du terme, une terre d'introduction d'un point de vue botanique, une terre de surprise.

Je pense que la fonction du jardin doit plus que jamais être une trêve dans la bousculade quotidienne. Je recherche un lieu de divertissement intellectuel qui passe par le rythme du caché-dévoilé.

Comment avez-vous traité le proche et le lointain dans ce jardin public parisien ?

LOUIS BENECH. À Charléty, j'ai utilisé le ciel en profitant de la fantastique chance d'être mitoyen du cimetière de Gentilly où une tombe, même s'il s'agit d'une chapelle funéraire, ne mesure pas un étage. Profitant de ce vide, j'ai tout ouvert sur le cimetière. L'absence de limites est un atout dont je tire parti ; je peux aussi établir des limites parce que ce que je vois au-delà du jardin ne me convient pas et que je souhaite éviter des télescopages malencontreux. Peut-être suis-je trop conservateur dans ma façon de concevoir les choses, mais je pense que la fonction du jardin doit plus que jamais être une trêve dans la bousculade quotidienne. Je ne veux pas voir de voiture ni entrapercevoir un signe du brouhaha urbain. Je recherche un lieu de divertissement intellectuel qui passe par le rythme du caché-dévoilé.

Y a-t-il du secret dans le jardin ?

LOUIS BENECH. Peut-être mais j'aime aussi la vue. Cela m'arrive de travailler sur des endroits *a priori* entièrement visibles. Au jardin des Tuileries, Pascal Cribier et moi-même ne voulions aucune interférence dans le rythme. Des transparences apparaissent de manière à peine perceptible entre les fûts d'arbres. Dans cette forêt très organisée, puisque tout est planté de manière orthogonale et régulière, nous voulions lire les terrasses et les murs des terrasses. On avait droit à une hauteur inférieure à celle du regard et à un plafond ne dépassant pas la couronne basse des feuilles taillées. On a bataillé ferme pour que les kiosques soient les plus légers possible. Nous voulions surtout éviter les fausses transparences du verre. Sa présence matérielle induit des interruptions dans l'espace : en dépit de sa limpidité, il génère des ombres et des reflets. Le cloisonnement à l'anglaise me plaît, toutefois j'ai évolué, je n'aime plus être enfermé.

Votre enfance sur l'île de Ré vous a-t-elle aidé à rêver vos jardins ?

LOUIS BENECH. Les relations sont multiples. J'ai un père architecte qui, dans les moments extrêmement heureux de mon enfance, me montrait tout ce qui l'intéressait. J'ai été élevé avec l'église de Ronchamp du Corbusier en tête et les tiroirs de Charlotte Perriand à portée de main. Aujourd'hui, c'est à la mode, presque un lieu commun, alors que personne n'en parlait à l'époque. Il n'y a pas d'arbre à Ré, il y a de la place. Un jour on m'a demandé de fournir une photo qui illustrerait ce que j'aime. Je prendrais n'importe quelle photographie de mer ; la mer, c'est un horizon, du vide, c'est tout ce que j'aime.



Square Nicolas-Forestier à Paris dans le XIII^e arrondissement.





Invitation à la promenade

Photos *Éric Sander*

« Dans ce coin du jardin, j'ai imaginé une structure à l'italienne.

Sur fond d'ifs et de charmes, un parterre printanier de rosiers, alliums et eremurus. »

D'où lui vient l'amour du jardin ? De ses racines en partie écossaises ? De son enfance bretonne dans le jardin familial ? D'aussi loin que remontent ses souvenirs,

Maryvonne Pinault a les mains dans la terre : elle coupe, elle taille, elle plante. Louis Benech, qui a conçu avec elle plusieurs de ses jardins, dit qu'elle est l'une de ses rares clientes à sentir, humer, et comprendre à ce point les mariages secrets entre le sol, la plante, l'espace, l'orientation, la lumière, l'esthétique et le respect profondément écologique du vivant. Le jardin, elle l'a dans la peau. Elle dit que c'est l'affaire d'une vie.

Comme un grand amour. Certes, on peut obtenir un ravissant jardin de curé en quelques années, mais le jardin d'une vie s'élabore dans la patience, l'observation, les soins de chaque instant. Il donnera le meilleur de lui-même au bout de vingt-cinq ans.

Ses jardins ne correspondent à aucun critère classique : « On passe du style anglais à l'italien, du jardin sauvage à la perspective à la française. C'est cette complexité qui me passionne. Sans parler du potager ! »

Maryvonne Pinault est membre de la très illustre Association des amateurs de jardins. Elle a présidé en 2016 le jury du Festival international des jardins de Chaumont-sur-Loire dirigé par Chantal Colleu-Dumond, qui récompense chaque année un projet de jardin créatif. Elle est marraine du concours pour la création d'un jardin éphémère à l'occasion du festival Dans les Jardins de William Christie, organisé chaque année par son grand ami chef d'orchestre. Aux côtés de Bernadette Chirac, elle a mis en œuvre le jardin de la Maison de Solenn qui prend en charge les jeunes anorexiques. « Sur la terrasse, nous avons créé un petit jardin et un potager. Les adolescents découvrent ce rapport à la terre nourricière, consomment ce qu'ils ont cueilli ; cette expérience a de réelles vertus thérapeutiques. »

Maryvonne Pinault a d'autres passions envahissantes (la peinture, la musique...) mais avec la nature elle entretient un rapport charnel et personnel. Elle est capable d'aller jusqu'en Chine observer les pivoines, de se rendre au Japon pour s'imprégner de la sagesse orientale... du ratissage des allées de graviers !

« Un jardin fait partie de soi. On y puise sa force, on s'y ressource. J'y descends le matin à la première heure. C'est un moment de bonheur absolu. »

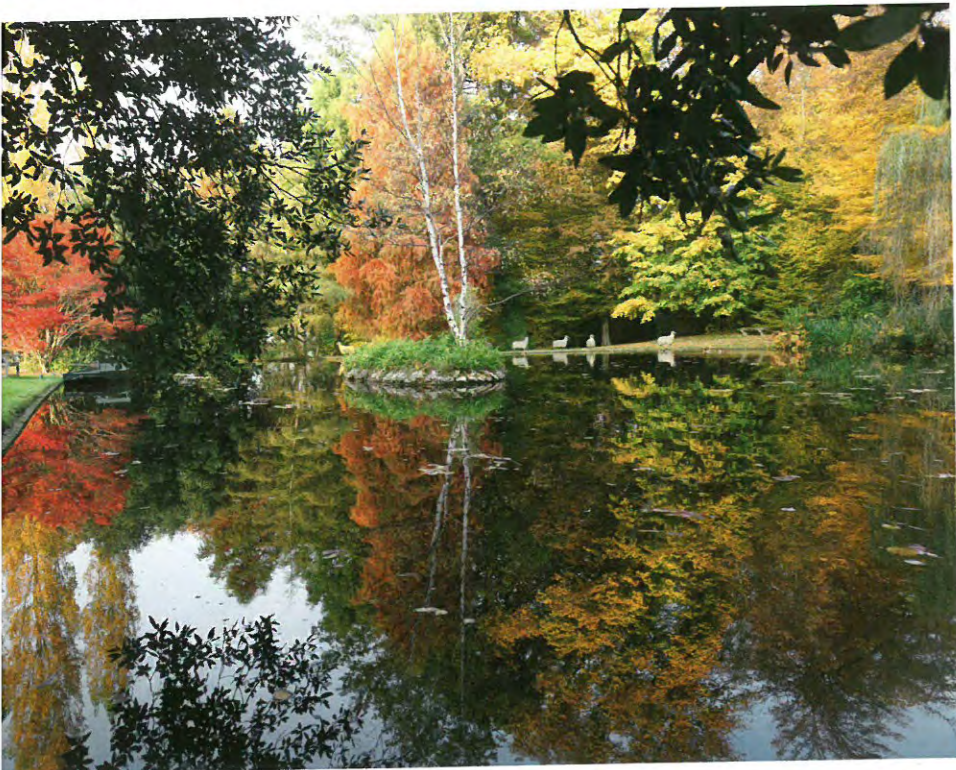
Invitation à la promenade, dans les recoins secrets d'un jardin en région parisienne.

(Propos recueillis par *Valérie Toranian*.)

« Le jardin est
l'affaire d'une vie. Il
s'élabore dans la
patience,
l'observation, les
soins de chaque
instant.
Il donnera le meilleur
de lui-même au bout
de vingt-cinq ans. »

« Au printemps,
quand les glycines sur
tiges qui bordent
l'étang sont en fleur,
c'est une merveille.
À l'arrière, on
distingue les topiaires
dont la taille
géométrique rythme
l'espace.
Ensuite vient la forêt. »





« Je voulais de belles couleurs d'automne comme avec les érables du Japon. J'ai beaucoup planté de taxodiums, qui à cette saison se parent d'un roux flamboyant. »

« Aucun pesticide, aucun traitement chimique. Pour l'engrais, du fumier comme nos grands-parents. Pour les maladies des plantes, du purin d'orties, du purin de prêles, etc. »



« J'aime beaucoup cette partie sauvage. Marguerites, orchidées, œillets... Toutes ces fleurs poussent naturellement depuis plus de trente ans. Les Anglais ne coupent jamais les bords des talus. Ils les laissent comme des herbes hautes. »

« Je mange les fruits et les légumes de mon jardin. On voit des poiriers Conférence en espalier. Je passe beaucoup de temps dans mon potager. Je sélectionne moi-même la moindre graine de carotte. »